

SUR LE DOS DE LA TORTUE

revue bilingue de littérature
amérindienne



N°10

SUR LE DOS
DE LA
TORTUE

N°10

Janvier 1992

BERDACHE
LA TRADITION HOMOSEXUELLE
AMERINDIENNE

SUR LE DOS DE LA TORTUE
Association loi 1901.

Directeur de publication:
Manuel Van Thienen

Equipe de traduction:
Eric Brogniet
Hélène Galibardy
Richard Lees
Sonia Protti
Jean Marie Stassart
Manuel Van Thienen
Alain Vincent

Réalisation:
Sur le Dos de la Tortue

Le dessin de la couverture est inspiré de la tradition Hopi. Mon travail en est une interprétation. Il conserve une signification symbolique qui retrace l'histoire de la fondation de la revue. La tortue symbolise le continent américain, mais aussi le cercle de la pensée mythique. Les quatre pattes, les quatre points cardinaux, la tête, le ciel et la queue la terre. Le cercle inscrit dans le carré est une symbolique celtique, image de l'inter-relation entre le ciel (cercle) et la terre (carré). Les "U" et "X" imbriqués sont un dessin qui symbolise l'amitié. Les doubles spirales symbolisent le voyage, les déplacements, les migrations. Sur le dos de la tortue est placé le symbole du Clan du Papillon. D'après la Tradition nous sommes entré dans l'ère du Papillon ("notre" ère du Verseau), ère d'harmonie, de partage et d'échange. Manuel Van Thienen

N°10

Janvier 1992

BERDACHE

LA TRADITION HOMOSEXUELLE AMERINDIENNE

p. 7 EDITORIAL

ILLUSTRATION

p. 9 Hulleah Tsinhnahjinnie

p.11 ESSAI

Les biches clinquantes:

Une étude historique de l'homosexualité
amérindienne par Maurice Kenny

ILLUSTRATION

p.37 Jo Lawrence Lembo

POEMES

p.39 *Ma beauté éphémère* Midnight Sun

p.41 *Voyages de la mémoire* Anne Waters

p.49 *Elle s'appelle* Helen Beth Brant

p.57 *Winkte* Maurice Kenny

p.61 *J'ai cueilli un bouquet* Richard La Fortune

p.63 BIOBIBLIOGRAPHIE

ATTENTION: NOUVELLE ADRESSE! 1, place de l'église 13120 BIVER
--

EDITORIAL

Nous entamons l'année de la commémoration de la conquête. Nous n'oublions pas qu'au Guatemala on tire à vue sur les amérindiens, que partout la lutte est âpre pour obtenir la reconnaissance de la souveraineté. Nous ne commémorerons pas 500 ans d'injustice et de barbarie. Comme les peuples amérindiens, nous considérons cette année 1992 comme une année de deuil, mais aussi comme une année qui doit permettre de mieux connaître l'autre, la culture de l'autre, et apprendre à le respecter, l'écouter et vivre avec lui.

Nous vous proposons, pour notre dixième numéro (déjà) un sujet dont on parle peu. Nous avons choisi, parmi plusieurs articles tous fort intéressants celui de Maurice Kenny parce que tout en étant rattaché à la tradition, il nous questionne sur la place des homosexuels dans le monde contemporain. Pour ceux qui voudraient aller plus loin dans la connaissance de ce domaine, nous ne pouvons que conseiller de lire l'ouvrage: Living the spirit.

Tous les auteurs (et les traducteurs) présents dans ce numéro ne sont pas homosexuels. Ainsi Beth Brant, qui nous offre un texte superbe sur Helen.

A tous, l'équipe de Sur le Dos de la Tortue présente ses meilleurs voeux de Paix et d'Harmonie pour 1992.

Manuel Van Thienen



Hulleah Tsinhnahjinnie.

Les biches clinquantes*: Une étude historique de
l'homosexualité amérindienne

Maurice Kenny

En venant dans le Nouveau Monde, l'Espagne lâcha une armée de religieux sur les Indiens pour prendre leurs âmes au nom de Dieu, de l'or et du Roi. Les pratiques sexuelles des indigènes n'ont pas été retenues par l'anthropologie. Tout ce qui avait un goût de paganisme, de religion, d'art ou de sexe fut totalement détruit. On doit rappeler ici que le plaisir sexuel était estampillé «mal» par les Européens civilisés. L'amour entre hommes fut détruit plus qu'ignoré dans le Nouveau Monde machiste des Espagnols.

*tinselled bucks: cette expression contient un sens péjoratif que l'on pourrait traduire par ...de pacotille ou en toc.

Les jésuites français qui explorèrent d'abord le nord-est américain, ne rapportèrent pas de manifestations évidentes d'homosexualité dans les tribus qu'ils rencontrèrent; ni les Allemands, ni les Anglais pas plus que les puritains. L'homosexualité étant contre Dieu, le Roi et la nature, était un sujet trop abject ou répugnant pour figurer dans les rapports officiels. En conséquence, les écrits sur le Nouveau Monde ignorent la plupart du temps quelque manifestation que ce soit de l'amour entre hommes chez les indigènes de la nouvelle terre. On utilisa très tôt la déformation et le mensonge le plus total dans l'histoire américaine. Où peut-on trouver des informations, dans quel document peut-on découvrir que le cow-boy solitaire ou le soldat en manque de la cavalerie US s'adonnait à l'amour entre hommes? Aujourd'hui on accepte aisément que cow-boys et soldats pratiquaient l'homosexualité. Même les héros américains légendaires sont suspectés. On dit que Mike Fink, le célèbre homme des bois, a tué son jeune ami, Carpenter, sous le coup de la jalousie.

Il y a toutefois de rares allusions dans les anciennes chroniques ou dans les journaux signalant que les premiers montagnards cohabitaient entre eux ou avec des Indiens. Il est facile de supposer qu'il existait une fraternité sexuelle à certains moments. Pour les montagnards endurcis, la masturbation ne devait pas être suffisamment gratifiante. L'hétérosexualité était complètement acceptée, mais il devait y avoir quelque gêne quand on apprit que les montagnards séduisaient aussi des bandes de jeunes hommes. Ceci supposerait que les Indiens étaient efféminés, et comme le suggère Paul Radin «ce n'est pas la part efféminée qui l'effraye mais

la possibilité d'être ridiculisé» (Radin 1963:45). Cette remarque, quoi qu'il en soit, ne prouve pas qu'il n'y ait pas eu d'activité sexuelle entre Blancs et Indiens.

Dans certaines tribus, on disait que des femmes indiennes vivaient misérablement et se suicidaient parfois pour se sortir de leur asservissement abject à un mari impitoyable. Un jeune homme pouvait également se suicider s'il découvrait qu'il n'était pas attiré par la voie guerrière mais avait des tendances homosexuelles, ou un handicap physique qui anéantirait toute possibilité d'atteindre l'honneur d'être guerrier. La peur d'endosser le costume («celui qui porte des jupes») et les devoirs des femmes pouvait le faire sombrer définitivement dans la dépression, effrayé par le rejet et le ridicule.

En général, malgré tout, l'attitude indienne relative au sexe n'était pas contraignante: Comparée à l'attitude des Blancs relative au sexe, les Indiens ne sont absolument pas inhibés. Ils ne souffrent d'aucune gêne... les adultes s'accouplent librement devant leurs enfants ou d'autres personnes. Un chef important était souvent vu en train de marcher dans son village, nu, exhibant une érection... et les Amérindiens étaient totalement sans malice. Comment concevoir que quelque chose que l'on aime bien soit «mal». «Mal» était un concept incompréhensible pour eux dans ce domaine (Blévin 1973:215-16).

L'homosexualité était acceptée sinon excusée dans beaucoup de sociétés primitives. Dans certaines sociétés, on faisait de l'homosexuel un fétiche qui

devenait partie intégrante d'une cérémonie. Les Amérindiens ne font pas exception à la règle. Ils utilisaient ce rôle comme un avantage pour trouver des amants. Ruth Benedict, se référant aux Zunis du Nouveau-Mexique, écrit dans son livre «Patterns of Culture»:

Le mépris social, toutefois, ne se portait pas sur le berdache, mais sur l'homme qu'il avait choisi et avec lequel il vivait. Ce dernier était regardé comme un homme faible qui avait choisi une position facile plutôt que les buts reconnus de sa culture, il ne contribuait pas au ménage, qui restait un modèle pour tous à travers les efforts solitaires du berdache. Son arrangement sexuel n'était pas mis en cause dans ce jugement porté sur lui, mais eu égard à sa place économique, il était un paria (1959:264-65)

Le culte du berdache était plus reconnu dans les Plaines de l'Ouest, chez les Sioux (Lakota) et les Cheyennes de l'ouest du Mississipi que dans d'autres parties d'Amérique. Il n'y a pas de raison particulière à cela sinon que c'étaient d'importantes tribus avant qu'elles ne soient décimées par l'homme blanc. Dans des groupes aussi importants, un rôle socio-religieux pouvait être attribué au berdache. Comme il y avait suffisamment de guerriers et de chasseurs pour protéger et nourrir la communauté, quelques hommes étaient autorisés à suivre des buts plus tranquilles. Une société où les loisirs sont possible avait les moyens d'accepter un tel écart de la voie étroite de la guerre et de la chasse, comme elle acceptait les médecine men qui apportaient la stimulation

religieuse, et les artisans. Un jeune homme qui n'avait pas d'inclination pour la voie de la guerre ou de la chasse, pouvait passer sa vie à poursuivre d'autres carrières et n'était pas forcément requis pour perpétuer la race. La tribu pouvait s'offrir le luxe d'autoriser un jeune à devenir berdache. Dans le Sud-Ouest, apportée par l'esclavage, l'homosexualité était aussi connue mais condamnée comme chez les Mojaves. «Le travestisme manifeste du Mojave -où les travestis miment la grossesse et l'accouchement, sortant du camp pour accoucher cérémonieusement de pierres» atteste de leur présence dans les déserts (Mead 1949:129). Le Far-West, le Sud et le Nord-Est devaient certainement aussi posséder de tels personnages.

On sait que le berdache se mariait parfois avec quelqu'un de son sexe et vivait avec lui, et le «mari» n'était pas toujours un inverti. À travers toute discussion au sujet de l'homosexualité, on doit se souvenir que l'action et l'accomplissement principal des hommes était l'obtention de l'honneur et de la gloire sur la voie de la guerre. Ceci était instillé et inscrit quotidiennement dans les esprits depuis le jour de la naissance. La force masculine était protectrice de la vie et de la liberté, le chasseur soutenait le peuple, et la procréation était le but sexuel de base. Si trop de «honteux» devaient survivre, la tribu et la culture seraient condamnées. Pour cette raison, de jeunes enfants étaient parfois enlevés à leur mère -qui leur donnait trop d'amour et d'attention et faisait pencher la balance du potentiel d'inversion du garçon-, très jeune, habituellement avant l'âge de cinq ans. Dans certaines nations indiennes, le garçon était confié à un oncle pour qu'il l'élève

dans la respectable coutume masculine et dans la Voie Indienne. C'était une mesure de sauvegarde pour supprimer la possibilité qu'un garçon se détourne des armes du guerrier et du chasseur. Inutile de dire que parfois un garçon glissait à travers ces mesures protectrices et grandissait berdache pour s'élever contre la voie de la guerre et accepter les vêtements et les corvées des femmes. Tous les hommes ne pouvaient pas atteindre les standards indiens. Avec les invertis, les hommes physiquement mal formés étaient souvent obligés d'assumer la voie des épouses.

On retrouve l'homosexualité dans toutes les tribus amérindiennes quoi qu'elle fut remarquée dans un petit nombre de tribus particulières. Une «vision de la puberté» pendant l'enfance peut très bien placer cette charge sur les épaules d'un jeune homme comme si elle était un penchant de sa nature. Plusieurs hommes qui pratiquaient l'homosexualité étaient de fiers guerriers et n'étaient pas efféminés, ou travestis. La bestialité était parfois pratiquée et le commerce sexuel avec un ennemi venant d'être tué n'était pas rejeté dans certaines tribus. Quel plus grande honte ou humiliation pouvaient être jetée sur un ennemi! Ses pouvoir de mâle seront affaiblis dans le monde des Esprits. Le berdache, contrairement aux captifs et aux femmes en particulier, subissait rarement l'expérience de l'enlèvement et de «mourir dans les plaines» c'est à dire, attaqué en masse (en français dans le texte NDT)- comme conséquence de son état d'inverti.

Alexander Henry, le Jeune, un commerçant en fourrure, fut l'un des premiers chroniqueurs du mode de vie indien, malgré son aversion pour l'homme

rouge. En 1801, Henry écrivit «La Berdash» et fit une description «cette personne est un curieux mélange d'homme et de femme. Il est un homme par ses membres et son courage, mais prétend être féminisé, et s'habille comme une femme. Sa démarche et sa façon de s'asseoir, ses manières, occupations et paroles sont celles d'une femme. Son père qui est un grand chef des Sauteurs, ne peut pas le convaincre d'agir comme un homme.» (1897:163)

En 1864, un jeune officier de cavalerie, le Lieutenant Eugene Ware, écrivit que la totalité de la population des hommes Poncas était efféminé, et les femmes masculinisées, principalement parce que les hommes semblaient être aimables, paresseux, inefficaces... Ils semblaient avoir de petits pieds et être plus féminins que les femmes elles-mêmes... Les femmes semblaient toutes être d'une trempe capable de rosser leur mari facilement, et les jeter hors de la tente quand elles le voudraient... Je pense qu'une part du mépris que les premiers colons ont eu pour les Indiens était dû à ces actes et apparences efféminés. Se rajoutant à cela, les Indiens étaient glabres, avaient des manières en général inefficaces et n'avaient pas la même stature et constitution que les garçons blancs qui étaient en leur compagnie. (1960:28)

Cette absurdité fut écrite par un homme qui pouvait aussi écrire que l'homme blanc n'était pas seulement plus éveillé que l'Indien sur le plan de la civilisation mais aussi dans la vie sauvage lorsqu'il était en compétition avec l'Indien. «Les Indiens étaient une bande de barbares sauvages,

assolffés de sang, et la moitié d'entre eux au moins méritaient la mort autant que les loups qui hurlent autour de leurs tipis» (147). On pensait communément ainsi dans les plaines pendant les grandes migrations vers l'Ouest. Un homme qui se fait le porte parole de telles insanités peut-il être crédible? Son comportement n'a pas plus de crédit que les invectives contemporaines lancées contre les homosexuels ou n'importe qu'elle minorité reconnue.

Dans son livre «Male and Female» (Homme et Femme), Margaret Mead dit des berdaches: »Parmi de nombreuses tribus, le berdache, l'homme qui s'habillait et vivait comme une femme, était une institution reconnue, apportant un contre-point à l'emphase excessive de la bravoure et à la vigueur des hommes.» (1949:129) Le berdache est connu sous différents noms selon les tribus. Le peintre Catlin rapporta que les Sauk and Fox nommaient le berdache «i-coo-coo-a; les Ojibwa (Chippewa), «agokwa», les Cheyennes, d'après George Bird Grinnell, «hee-man-eh»; et les sioux, «winkte».

Certains berdaches furent célèbres, et leurs noms et exploits sont parvenus jusqu'à nous. Henry le Jeune et Walter O'Meara mentionnent Yellow Head des Ojibway; George Bent informa George B. Grinnell sur quelques vieux Cheyennes: Pipe, Bridge (mentionné aussi par Mari Sandoz dans «Cheyenne Autumn»), Hiding Shield Under His Robe, et Good Road Woman - des noms indiquant leur penchant- Stanley Vestal, l'historien, écrivit favorablement, bien que de manière amusante, sur un célèbre medecine man Arapaho, Waksenna, et comment il sauva sa bande du

choléra asiatique. Ruth Benedict fait référence à l'amie Zuni de Matilda Coxe Stevenson, We'wha.

Le berdache était parfois le medecine man de la bande ou de la tribu, docteur, conteur, marieur ou meneur de la danse du scalp; il avait une fonction dans la tribu. Il était parfois éduqué comme Saint Homme (holy man), certains tabous dans des tribus particulières interdisaient à ces grands prêtres d'épouser des femmes et d'avoir des enfants. Chez les Cheyennes, la société des Contraires, ou de la Corde d'Arc, regroupe des guerriers qui faisaient tout à l'envers, devaient s'abstenir de mariage avec les femmes. Ceci ne pouvait que les conduire à l'homosexualité. On croyait que Roman Nose, le célèbre guerrier de la Société du Chien ne s'était pas marié à cause d'une interdiction faite par un medecine man. Le tabou exigeait que Roman Nose ne s'accouple pas avec une femme. Cela ne ferait pas que mettre en colère les Esprits de l'eau qui étaient très proches du «sac-medecine» de Roman Nose, mais affaiblirait sinon détruirait totalement sa vaillance guerrière. Plus tard, toutefois, le métis cheyenne, George Bent attesta que Roman Nose avait eu au moins une femme et un enfant. Chaque tribu amérindienne a ses fétiches et ses tabous, mais aucune n'avait de lois strictes disant qu'un jeune homme devait prendre telle ou telle voie; il se forgeait son propre jugement et suivait la direction de sa «vision de puberté», son inclination, bien que la pression tribale le poussait dans les carrières de guerrier-chasseur. Si un jeune homme ne choisissait pas d'aller à la chasse ou de rejoindre une société de guerriers, il n'avait pas besoin de se soumettre au modèle général de guerre ou de chasse. Mais par son choix de ne pas

guerroyer, il était contraint d'abandonner son droit au privilège masculin. Il s'exposait également à la possibilité d'être insulté, abusé, quoique rarement, il pouvait être aussi châtié, banni ou exclu du campement. S'il décidait que les peintures de guerre allaient contre sa nature, il pouvait s'habiller comme une femme et remplir ses occupations. Il pouvait également devenir la deuxième ou la troisième épouse d'un guerrier ou d'un chef, si le bénéficiaire avait assez de santé pour supporter ce nouveau venu sous son toit.

D'après George Catlin, le berdache Mandan trouvait aisément une personne qui tuait pour sa nourriture et chassait des peaux pour ses vêtements. Catlin, qui n'était apparemment pas perturbé par la présence des berdaches dans les villages Mandan, a laissé une longue description de ces jeunes dandys. Une fois, inspiré par la prestance et l'attrait d'un jeune homme, Catlin peignit un dandy Mandan. Il détruisit le portrait avant de l'avoir achevé sur l'insistance d'un chef indigné dont il avait fait le portrait précédemment. Dans ses «lettres et notes», Catlin écrivit:

Les notables et les guerriers mandan placent très haut l'honneur d'être peint, et très bas la valeur d'un homme. Même si la nature prodigue lui a accordé ses plus grandes faveurs, il n'a pas la fierté et la noblesse d'un guerrier...

Ces gentlemen propres et élégants, nombreux dans chaque tribu, sont méprisés par les chefs et les braves, vu qu'il est connu de tous qu'ils ont une aversion des plus horrible pour les armes, et sont nommés «coeur défaillant» ou

«vieille femme» par toute la tribu, et sont par conséquent peu respectés. Ils semblent, malgré tout être passablement satisfaits de cette appellation, avec la célébrité qu'ils ont acquise auprès des femmes et des enfants par la beauté et l'élégance de leur apparence...

Ces gay et «peau de biche» (souligné par l'auteur) doivent être vus un jour vêtus de toutes leurs plumes, montés sur leur poney pie ou pommelé, un éventail dans la main droite fait de plusieurs plumes de dindons -avec une lanière et un pompon attaché au poignet, et assis sur une belle selle d'apparat blanche et moelleuse, ornée de piquants de porc épïc et d'hermine, paradant dans le village ou flânant aux alentours...

Il n'y avait rien de terrifiant en eux, ni de choquant pour le plus fin, le plus pudique des esprits. (1973a:112-13)

Probablement que Catlin appréciait les berdaches davantage que ne le faisaient les Mandans. Bien que les Mandans n'aient pas placé très haut le berdache dans l'échelle des valeurs sociales, ils respectaient suffisamment l'homosexuel qui n'était jamais jeté en prison ni poussé au suicide, malgré les plaisanteries et les épithètes ridicules.

Toutes les tribus n'ont pas une aversion pour le berdache. Dans le mythe Navajo, un mâle hermaphrodite «enfant turquoise», joue un rôle important dans la Création. IL devient masculin et était connu sous le nom de «Porteur de Soleil». Le «Porteur de Lune», fille Coquillage Blanc, était

aussi hermaphrodite. Alors qu'il était hermaphrodite, l'Enfant Turquoise sauva les anciens Navajos du coléreux Bison d'Eau qui se tenait sur le chemin de leur évolution entre le Quatrième Monde et le Cinquième et dernier Monde.

«L'hermaphrodite Turquoise fut le premier homme à changer, ou à devenir comme une femme... Première Femme et l'Hermaphrodite Turquoise représentent le principe féminin.» (O'Bryan 1956:6-7)

Dans les récits Winnebago du Trickster prankish (parfois décrit comme un coyote) il y a des références au travestissement. Dans un récit, le Trickster mâle se transforme en femme, épouse le fils d'un chef et porte des enfants, ayant eu des rapports avec «le renard, le geai et le pou» aussi bien qu'avec de jeunes guerriers humains.:

Ils préparèrent immédiatement du maïs sec pour elle et ils firent bouillir des côtelettes d'ours. C'est pour cela que le Trickster se maria, bien sûr... Le lendemain, alors qu'ils cuisaient du maïs, la femme du chef taquina sa belle-soeur. Elle la poursuivit autour de la fosse où elles cuisaient le maïs. Enfin le fils de la femme du chef (Trickster) sauta par dessus la fosse et elle laissa tomber quelque chose de complètement pourri. Les gens lui crièrent: «C'est Trickster!» Tous les animaux étaient honteux, particulièrement le fils du chef. Les animaux qui étaient avec Trickster, le renard, le geai et le pou, s'enfuirent tous (Radin 1972:23.24)

Trickster était souvent un compagnon très méchant, impertinent qui transportait son pénis sur son dos dans une grande boîte et beaucoup de ses aventures picaresques donnent dans la farce scatologique -avec bien sûr un lien moral à l'histoire. Trickster surprotégeait souvent son pénis, son anus et ses fesses et même s'ils lui offraient parfois beaucoup de plaisir et de gratification, son pénis et son anus lui amenaient des catastrophes pleine d'humour.

Même Lewis et Clarke, pendant leur exploration vers l'Ouest furent confrontés aux berdaches sans en être perturbés. Pendant le terrible hiver de 1804, ils campaient entre le Mississipi et le Missouri près d'un village Mandan. Ils furent approchés par «de nombreuses squaws et hommes habillés en squaws [qui] vinrent avec du maïs pour le vendre aux hommes contre des babioles» (De Voto 1953:74)

Quelques années plus tard, Catlin écrivit admirablement sur la «danse pour le Berdashe», telle qu'elle était célébrée par les Sioux Sauk and Fox:

La danse pour le berdache est une scène très divertissante et drôle qui a lieu plusieurs fois dans l'année, selon leur désir, quand une fête est donnée au berdache, comme l'on dit en français (ou i-coo-coo-a, dans leur langue), qui est un homme habillé en femme, et reconnu pour être ainsi toute sa vie, et pour les privilèges extraordinaires qu'il est reconnu posséder, il est conduit aux taches les plus serviles et dégradantes, dont il ne peut pas se soustraire, et étant le seul de la tribu soumis à ces dégradations infamantes, il est perçu comme medecine man et sacré, et une fête lui est

donnée annuellement; et pour ouvrir cette fête, une danse par ceux des jeunes hommes de la tribu qui le peuvent, comme sur le croquis, dansent derrière et s'exhibent publiquement, (sans être blâmés par le Berdashé)? qui... (1973b:214-5)

Suivent trois lignes en langue indienne qui sont intraduisibles.

George Grinnell décrit aussi avec force détails la cérémonie cheyenne de la danse du scalp, en remerciant George Bent pour ses informations:

Ces anciennes danses du scalp étaient dirigées par un groupe d'hommes appelés Hee man eh', «mi-homme, mi-femme», qui s'habillaient d'ordinaire comme des vieillards... Ils étaient très populaires et particulièrement appréciés des jeunes, qu'ils soient mariés ou non, car ils étaient des marieurs reconnus. Ils savaient parler d'amour. Si un homme voulait une femme et pouvait obtenir l'aide de l'un d'eux, il échouait rarement. Quand un jeune homme voulait faire parvenir un cadeau à une jeune fille, un de ces mi-homme mi-femme était envoyé auprès des parents de la fille pour parler et conclure le mariage...

Quand une expédition guerrière était sur le départ, l'un d'entre eux était souvent appelé pour l'accompagner, et, en fait, autrefois, les grandes expéditions guerrières partaient rarement sans un ou deux Hee man eh'. Ils étaient de bonne compagnie et de fins orateurs. Quand ils partaient avec une expédition guerrière, ils étaient bien traités. Ils

veillaient à ce que tout soit bien fait, et dans les combats, s'occupaient des blessés, ce pour quoi ils étaient habiles parce qu'ils étaient docteurs ou médecine man. (1923:39-40)

Ils avaient probablement aussi pour rôle d'éventrer les morts ennemis et d'émasculer les cadavres.

Il est facile de comprendre pourquoi un *Hee man eh'*, ou mi-homme, mi-femme, était choisi pour diriger la danse du scalp et pour ramener les scalps au village. Il avait des pouvoirs particuliers, ou un remède privilégié, et pour toutes les intentions et propositions il avait, sinon l'allure externe du moins l'esprit de l'homme et de la femme réunis. Il était également purifié par le tabou menstruel. Mountain Wolf Woman, un Winnebago, rapporte dans son autobiographie que pendant ses règles une femme «ne devait regarder personne, même pas d'un simple coup d'oeil. Si vous regardiez un homme vous pouviez contaminer son sang. Même un simple coup d'oeil ferait de vous une mauvaise personne.» (Lurie 1973:22)

Dans son livre *The cheyennes*, E. Adamson Hoebel suggère que le fait que les scalps ennemis soient donnés au *hee-man-eh* «montre que les guerriers pensent que leur succès est du à la présence de ces personnages» dans la bataille victorieuse. «Les expéditions guerrières aiment avoir avec elles des mi-homme mi-femme, pas seulement pour leur habileté médicale, mais aussi parce qu'ils sont socialement élégants et divertissants» (1960:77).

On doit faire remarquer ici que les femmes sont rarement impliquées dans les expéditions guerrières. Elles restent au village principalement parce qu'une femme peut avoir subitement ses règles et que son sang pourrait très bien apporter la défaite à cause de son impureté. Il en résulterait une longue suite de rites de purification qui retarderaient et pourraient aboutir à une défaite déshonorante. Les hommes vivaient dans la peur des rythmes biologiques féminins. Comme les femmes n'accompagnaient pas les expéditions guerrières, le *hee-man-eh* pouvait servir de substitut sexuel, car les anciens savaient bien que chez les jeunes braves au sang chaud «la frustration pouvait déboucher sur des désordres dans les attaques ou sur des groupes de jeunes inexpérimentés courant à l'ennemi pour acquérir leur premiers honneurs avant que le chef de guerre puisse rassembler les plus expérimentés et l'ensemble de l'armée. Les jeunes hommes, et particulièrement ceux qui cherchaient une femme, étaient constamment à l'écart de la troupe pour porter le premier coup et avoir l'honneur de poser aux pieds de leurs belles pour acquérir leur respect et éventuellement leur main. Aucune jeune fille ne souhaitait se marier avec un brave qui reviendrait de la guerre sans honneur, sans première plume, ou sans une blessure. d'où le besoin potentiel du *hee-man-eh* pour calmer les jeunes esprits fougueux.

Le Colonel Richard Irving Dodge, dans les années 1880, écrivit aussi sur une danse sociale particulière pendant laquelle une belle jeune fille du village cheyenne a captivé les yeux et le coeur de la plupart des mâles. Dodge sous-titre cette épisode : «Un morceau délicieux de mascarade». «Pour finir, un jeune gars avec lequel elle avait dansé

découvrit qu'«elle» était un garçon vêtu des vêtements de sa soeur. La petite fripouille avait joué la comédie au point de mystifier toute la bande pendant la moitié de la nuit, et avec tant de gentillesse, de vivacité, et de naturel, que la moitié des gars avaient fait l'amour avec lui durant la danse. Cette fête était regardée comme une fête merveilleuse et un grand divertissement» (1883:377) Dodge écrivit, de même que Paul Radin, que les hommes indiens considéraient l'affection comme un acte efféminé.

Sauf dans les romans contemporains, on trouve peu dans les vieux journaux, chroniques, histoires, ou études anthropologiques, de relations sur l'amour entre deux indiens mâles. Mais les nombreuses références au berdache indiqueraient avec une quasi certitude que la copulation était pratiquée.

Walter O'Meara cite un exemple d'amour sans retour entre un jeune ojibway agokwa (berdache) et le montagnard John Tanner. Il s'agissait de Yellow Head, le même agokwa qui avait si fortement perturbé Alexander Henry le Jeune.

Un hiver, alors que Tanner hivernait dans un poste sur la Red River dans le centre Nord, le fils d'un célèbre chef Ojibwa (Chippewa) vint lui rendre visite. Tanner le qualifia de «créature». Il affirma que la plupart, sinon la totalité, de la tribu indienne était agokwa. Les Ojibwa acceptaient le berdache. Yellow Head se prit d'amitié pour l'homme blanc et se fit un point d'honneur de faire de Tanner son amant. Pour Tanner, qui avait été marié autrefois à une indienne de qui il avait eu des enfants, la

«créature» était un objet répugnant. L'agokwa s'offrit à Tanner, et ne fut pas découragé par la répulsion du montagnard. Les femmes du poste prenaient beaucoup de plaisir à cette affaire cocasse et la plupart du temps, incitaient le agokwa à poursuivre ses avances, que Tanner repoussait et évitait. Yellow Head disparut pendant quelques jours. Tanner ressentit un profond soulagement et en conclut qu'il avait finalement réussi à chasser la «créature». Mais le berdache revint au poste avec un cheval chargé de viande fraîche. A ce moment là, le poste était à cours de vivres, particulièrement de viande fraîche, et les gens avaient faim. Normalement, dans de telles circonstances, la viande aurait dû apporter au chasseur l'accès à la maison d'une femme et à son lit. Mais viande fraîche ou non, la prouesse du chasseur voulait être récompensée par l'amour de Tanner pour Yellow Head ou l'amour d'un corps d'homme. Yellow Head, le agokwa reçut au contraire un refus net en échange de ses efforts généreux. On finit par trouver une solution. Le chef, Wagetote, déjà pourvu de deux femmes, épousa le agokwa. Tanner était débarrassé de ses ennuis et du traumatisme d'avoir à se débarrasser lui-même du berdache déterminé ou d'avoir à l'accepter chez lui comme concubine ou femme. Mais l'amour entre deux hommes, de deux races différentes, n'est pas toujours déçu. On peut affirmer qu'il y eut des exceptions qui conduisirent à la romance ou au mariage. Tous les hommes n'ont pas l'aversion de Tanner pour les agokwas et les plaisirs qu'ils peuvent donner à un chasseur-guerrier fatigué. (O'Meara 1962:165-67)

D'après Alexander Henry, Yellow Head Lorsqu'il était saoul, n'était pas de mauvaise compagnie (1897:164). Henry Rowe Schoolcraft, qui connut personnellement le agokwa, rapporta que Yellow Head était très brave dans la bataille (1834), et Henry lui-même parle des exploits et des audaces de Yellow Head sur le sentier de la guerre. D'après O'Meara, «Il était reconnu pour avoir contenu une bande entière de Sioux avec seulement son arc et ses flèches, pour couvrir la retraite de ses compagnons» (1962:167-68).

Même s'il porte parfois des vêtements de femme, le berdache n'était pas pour cela une poule mouillée. John Major Hurdy écrivit dans son livre *American Indian Religion*:

Quoi qu'il en soit, le désir de copuler avec des gens de son sexe n'a aucun rapport, comme en ont témoigné les soldats de toutes les armées, avec la timidité au combat... La société travaille effectivement pour prévenir la culpabilité individuelle, et ses structures atténuent également le développement du machisme... Les hommes Lakota sont connus pour se suicider plutôt que d'accepter le destin que leur vision et leur for intérieur leur dit être le leur... Le degré de courage physique, d'adresse, et de compétition spirituelle réclamé par l'idéal masculin était placé si haut que tous les hommes ne pouvaient pas s'y conformer. Ceux qui étaient maladroits ou malades, ou avaient les réflexes lents, survivaient rarement car ils deviendraient des problèmes pour les adultes. Et pour ceux qui craignaient la violence, la société Sioux avait prévu une issue de secours. (1970:48-49)

La tolérance vis à vis du berdache varie d'une tribu à l'autre. Certaines, comme les Illinois, poussent réellement les jeunes hommes à devenir homosexuels et concubins des hommes. Les Cheyennes et les Sioux des Plaines n'incitaient certainement pas les jeunes hommes à devenir berdache mais acceptaient les homosexuels plus facilement peut-être que d'autres tribus.

Plusieurs romans contemporains, comme celui de Thomas Berger: *Little Big Man*, une satire de l'Ouest, traite de l'amour entre deux hommes indiens. la satire de Berger s'épuise seulement parce qu'il s'embrouille dans ses personnages et porte un intérêt trop sérieux à la vie et aux conflits de ses personnages, même probablement à ceux du jeune *hee-ma-eh*, *Little Horse*, que Berger démuni de tout atout et style de vie masculins habille d'une tunique de femme en peau de daim. Berger donne à *Little Horse* une femme et un certain bonheur dans le mariage. Même s'il est dans le roman pour apporter une touche d'humour, *Little Horse* a meilleure allure que la plupart des autres personnages principaux, particulièrement que *Jack Crabb*. *Little Big Man*, un roman majeur du vingtième siècle, est une recherche d'une grande importance sur la vie des Cheyennes au milieu des années 1800. Bien que la satire de Berger ne donne pas totale satisfaction, son pouvoir visionnaire est irrésistible, son humour enchanteur et les conflits entre les personnages très humains:

Si un Cheyenne ne croit pas pouvoir assumer une vie d'homme, on ne l'y force pas. Il peut devenir un *heemaneh*, ce qui signifie mi-homme, mi-femme. Ces gens ont leur utilité et tout le

monde les aime. Parfois ils sont pharmaciens, spécialisés dans la fabrication des philtres d'amour, et généralement d'agréables compagnons. Ils portent des vêtements de femme et peuvent se marier avec un autre homme, si tel est son penchant... (1964:76-77).

Mon autre frère de lait, Petit Cheval, habillé comme une femme cheyenne, entra et nous divertit avec des chants et des danses très agréables. Mon coeur fut emplí de joie de voir le succès qu'il avait comme *heemaneh*. (169)

Little Horse décida de se marier avec Younger Bear des Contraires ou Société des Corde d'Arc. Les guerriers Contraires formaient une société très particulière. Si dans sa «vision de puberté» un adolescent était visité par les Oiseaux-Tonnerres (Hawks) -c'était l'intercession de ce signe qui désignait la future occupation d'un adolescent dans l'art tribal de la guerre, de la chasse, de la médecine, etc- il devenait un guerrier «kamikaze». Il ne pouvait pas se marier à une femme. S'il se mariait il devait abandonner sa lance, propre au symbolisme sexuel qui suggère l'organe mâle. Chaque pensée, chaque mot, et acte qu'il accomplissait devait l'être à l'envers. S'il est en colère, il doit montrer du contentement. Il se lave avec du sable et se sèche avec de l'eau. Il pleure quand il est heureux et rit quand il est triste. Il rejette l'hétérosexualité. Il est contraint, par le tabou et par sa société, de tout faire à l'opposé de la normale. Dans ce rejet de l'hétérosexualité, «le Contraire rejette les relations sociales normales. Il doit vivre seul, à l'écart du camp... Même dans la bataille, il ne peut pas charger avec les autres

guerriers à ses côtés, devant ou derrière lui. Il doit être à l'écart, sur les flancs, seul. Quand il tient son Arc Tonnerre (sa lance) dans sa main droite, il ne peut pas battre en retraite» (Hoebel 1960:97). Il y a habituellement deux ou trois Contraires dans une bande, devenus ainsi de leur propre chef, souvent accompagnés par des hee-man-eh.

Dans son livre, *The Cheyennes*, Hoebel écrit: «Nous mettons en parallèle ces deux faits et suggérons cette conclusion: les Contraires, comme les mi-homme mi-femme, sont des névrosés anxieux des relations sexuelles et de leur propre virilité. Ainsi, les mi-homme mi-femme trouvent un refuge dans leur rejet absolu de la sexualité masculine, les Contraires recherchent une valorisation dans leur rejet extrême de l'hétérosexualité» (1960:97).

le hee-man-eh de Berger, Little Horse, se marie avec un tel Contraire. Younger Bear vendit son Arc-Tonnerre, ce qui lui permit de se marier. Berger ne résiste pas au plaisir d'un paragraphe humoristique: »Alors, quand l'Ours fut habillé et me regarda, je ne pus pas m'empêcher de l'agacer un peu, car, bien que personne parmi les Cheyennes ne condamne un hee-man-eh [italiques de l'auteur], il est normal de taquiner celui qui vit avec lui» (1964:227).

D'un seul trait, Berger résume l'attitude traditionnelle cheyenne concernant l'homosexualité et le travestisme. Sa conclusion peut très bien s'appliquer à d'autres tribus indiennes. Le Cheyenne contemporain, particulièrement celui qui vit sur la réserve, n'accepterait pas l'énoncé de Berger. L'Indien moderne a été programmé par la société blanche de telle façon que ces appétits et ses

particularités antérieures changent pour s'ajuster à son environnement de presque assimilé. Avec la perte de ses rites religieux et de sa culture, il n'y a probablement plus de place pour le *hee-man-eh* contemporain dans la structure sociale. Il n'y a plus de guerriers pour maintenir la voie de la guerre; plus de scalps autour desquels danser; plus de montagnards à courtiser, séduire, et avec qui copuler; et évidemment plus de danses cérémonielles consacrées entièrement au berdache. Beaucoup de traditionalistes sont devenus racistes et sexistes, et sont en général troublés par les homosexuels. Hollywood, la télévision, et l'église ont eu une grande influence dans le changement d'attitude du mode de pensée de l'Indien. Berger écrivait une fiction «romantique», et quoique très bien documentée, *Little Big Man* représente le point de vue d'un seul homme. Peut-être que même aujourd'hui, les Indiens des réserves craignent encore la possibilité du ridicule, comme le laisse penser Paul Radin si l'on se réfère à son *Winnebago*, au début du siècle. Bien qu'un homosexuel ne soit pas un Trickster, il est par certains côtés regardé comme un bouffon dont on peut rire, se moquer, que l'on peut singer, et même probablement mépriser.

Frederick Manfred, dans ses romans sur l'Ouest, fait référence à l'homosexualité, également de façon humoristique, sur le ton de la plaisanterie. Dans *Lord Grizzly*, Manfred parle du berdache comme de celui qui «ne peut pas être père» (1954:30).

Les non-Indiens, ou les Anglois, ne sont pas les seuls écrivains à écrire sur l'homosexualité dans les sociétés indiennes. L'Indien aussi écrivit, avec parfois de l'aide, une assistance et le magnétophone

d'homme blanc tel John G. Neihardt, à qui l'on doit l'important récit du saint homme Black Elk, et Thomas B. Marquis, qui aida le guerrier Cheyenne Wooden Leg à raconter sa vie. Richard Erdoes transcrivit et édita la vie du medecine man Lakota John Fire, ou Lame Deer, qui vivait encore en 1972 quand son livre, *Lame Deer Seeker of Visions*, fut publié pour la première fois.

John Lame Deer, avec Erdoes, s'arrêta dans un bar pour boire un verre. Près d'eux sur un tabouret était assis un homme, visiblement «gay». Lame Deer se mit à converser avec l'homme, un winkte, comme les Sioux appellent les homosexuels.

Il me dit qu'un winkte avait un don de prophétie et que lui-même pouvait prédire le temps... Dans notre tribu, nous allons voir un winkte pour qu'il donne au nouveau-né un nom secret... Un nom donné par un winkte est supposé apporter chance et longue vie. Dans les temps anciens cela coûtait un beau cheval -au moins...

Nous pensons que si une femme porte deux enfants en elle, si elle doit avoir des jumeaux, parfois au lieu de donner naissance aux deux enfants ils se réunissent en un seul, en un être mi-homme mi-femme. Nous appelons une telle personne un winkte. Il peut être hermaphrodite avec des organes mâle et femelle... Pour nous, un homme est ce que la nature, ou ses rêves, font de lui. Nous l'acceptons tel qui est, pour ce qu'il veut être. Cela le regarde. Néanmoins, les parents n'aiment pas voir leurs enfants traîner autour de la maison du winkte et leur disent de se tenir à l'écart.(1972:149-50)

Le *winkte* Sioux existe encore. Comme le mi-homme mi-femme dont parle *Lame Deer*, «si la nature affuble l'homme d'un fardeau en le faisant différent, elle lui donne aussi un pouvoir» (1972:149)

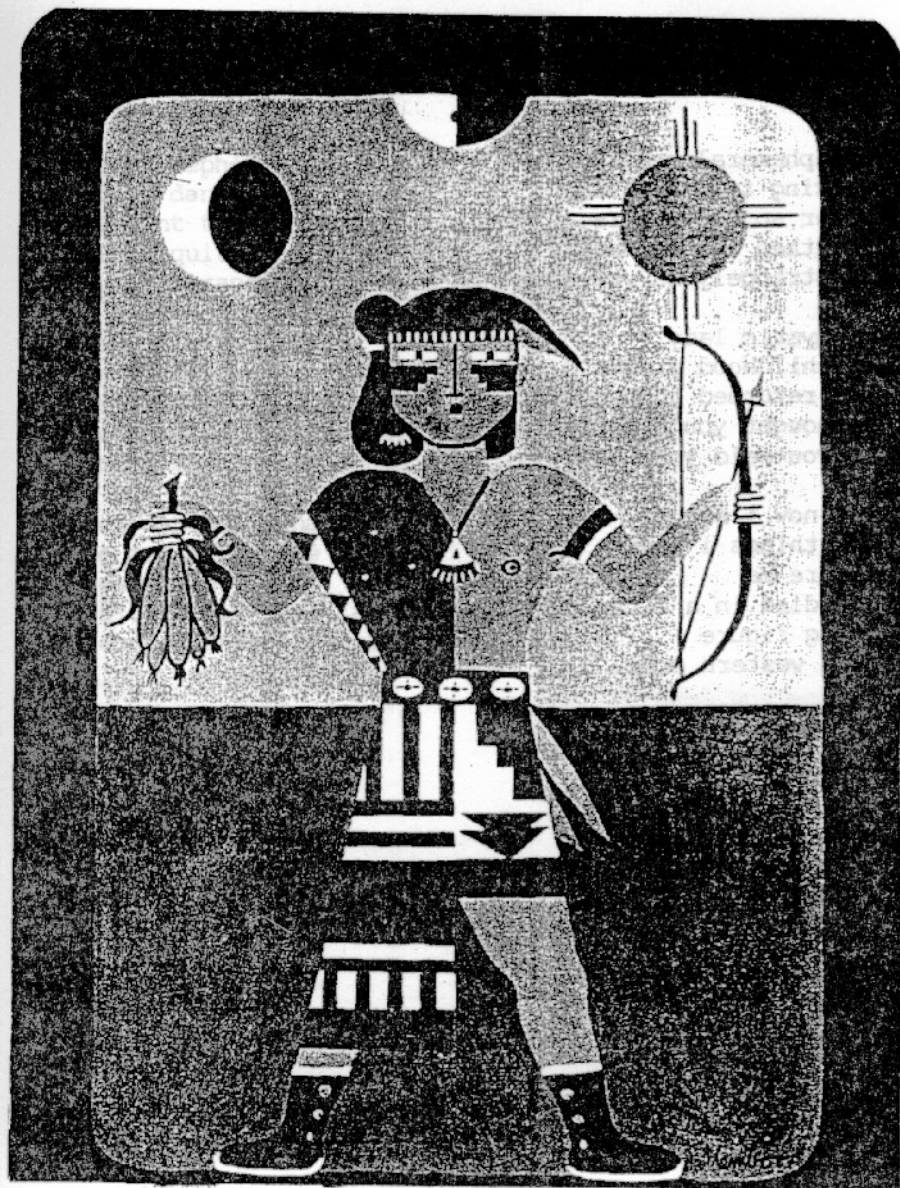
Les Sioux ont une vieille tradition consistant à recevoir un nom secret. Seuls celui qui le donne et celui qui le reçoit le connaissent. Le nom donné par le *winkte* est une sorte de talisman porte-bonheur, et apparemment, le nom donné est «très sexy, parfois drôle, très cru» (1972:150). S'il venait à être connu il serait la cause d'embarras et de beaucoup de plaisanteries. *Lame Deer* cite *Sitting Bull*, *Black Elk* et le fameux *Crazy Horse* comme portant un nom secret donné par un *winkte*. Le nom peut rendre quelqu'un célèbre. «Cet homme-femme me dit que dans les temps anciens, les *winkte* avaient l'habitude de s'appeler entre eux «soeurs» et avaient une colline spéciale où ils se faisaient enterrer. Je lui demandai, quand il mourrait, quand il irait au Sud, s'il serait un homme ou une femme, dans le territoire des Esprits. Il me répondit qu'il serait les deux. Ce fut une longue interview qui dura deux bouteilles de vin» (1972-150).

Une certaine mélancolie perce sous les mots de *Lame Deer*, même sous l'humour, un nostalgie du passé traditionnel, la gloire, la liberté et un honneur accordé au *winkte* que ne connaîtra plus jamais l'Indien.

Récemment, un berdache Navajo d'âge mûr disait qu'il n'était pas accepté hors de la réserve, mais que lorsqu'il vivait avec son peuple, les Navajos traditionnels, on lui accordait le respect parce qu'il était le berdache qui gardait uni les hommes

et les femmes, le peuple, la tribu. Il se référait au Garçon Turquoise, l'hermaphrodite qui aida les Navajos à atteindre le cinquième et actuel monde. Cet homme, un travesti vivant hors de la réserve qui n'est plus célébré dans une cérémonie, insiste sur le fait que les Indiens excusent l'homosexualité. D'autres jeunes Indiens, membre du Gay American Indians, se sont organisés à San Francisco pour lutter contre l'ignorance et les abus dont ils sont victimes de la part de leur propres frères et soeurs dans leurs réserves. Peut-être que lorsque les Indiens auront retrouvé leurs anciennes cultures, langues et cérémonies, le berdache ne sera pas seulement respecté mais retrouvera une place de choix dans la société. Le tabou concernant sa nature aura suffisamment changé pour qu'il puisse apporter sa contribution et retrouver sa fonction dans une culture réorganisée.

Textes traduits de l'américain par Manuel Van Thienen



Berdache, 18x24, tempera on bristol, 1987.
Joe Lawrence Lembo.

Midnight Sun

My ephemeral beauty
dancing into my life
after so many years,
and then leaving me
as strangely as you came

my mystic lady
of childhood dreams
has returned to haunt me,
i thought you'd left
as you said you would

yet now i see
the things i loved
before me
embodied in a lithe
young figure
of a western cree.

Midnight Sun

Beauté éphémère
qui a dansé dans ma vie
pendant tant d'années,
et me quitte maintenant
aussi étrangement que tu es venue

la femme mystique
de mes rêves d'enfant
est revenue me hanter,
je pensais que tu étais partie
comme tu l'avais voulu

je vois maintenant
ce que j'ai aimé
devant moi
faite chair dans la
jeune silhouette agile
d'un cree de l'Ouest.

Anne Waters

Journeys of the mind

You cannot
extricate
my Indianness
my Jewishness
my Lesbianness.
You cannot
reach in and
exorcise that
pain, or joy.

You can take
me to your schools
but you cannot
take my mind
because
Indians and Jews
and Lesbians
don't forget
we don't forget
we remember - always
because we can't
forget.

You can dress me
in your clothes
cut my hair
make up my face
put heeled shoes
on my feet

Voyages de la mémoire

Vous ne pouvez pas
extraire
mon indianité
ma judéité
mon lesbiannisme.
Vous ne pouvez pas
l'atteindre et
exorciser cette
douleur, ou joie.

Vous pouvez me
mettre dans vos écoles
mais vous ne pouvez pas
vous saisir de mon esprit
parce que
les Indiens, les Juifs
et les lesbiennes
n'oublient pas
nous n'oublions pas
nous nous souvenons - toujours
parce que nous ne pouvons pas
oublier.

Vous pouvez m'habiller
de vos vêtements
couper mes cheveux
me maquiller
mettre des talons hauts
à mes pieds

et me forcer
à poser
un sourire
sur mes lèvres.
Mais je n'oublierai pas.
Je me souviens.
Parce que les Indiens,
les Juifs et
les lesbiennes
n'oublient pas.

Dans un premier temps
j'absorbe
tout ce qui
me concerne.
Ce qu'on a dit
Ce qu'on a vu
Ce qu'on a entendu
ce que j'ai appris
quand j'étais petite
-quelqu'un met un
chapeau de cow boy et un revolver
sur mon corps
Je l'enlève, je le jette
sur le sol
cours en silence
dans les bras de ma mère.
Nous n'oublions jamais
le premier âge.

Dans un deuxième temps
On m'apprit des valeurs
contradictaires - éduquée
comme les blancs par mon père mais
ce n'était pas les convictions de ma mère-
être forcée à assimiler
rendit négligent

placed on a path not
of my own choosing
I am dosed with
amnesia for years
and years and years.
I become the light-skinned
terror of my own dreams-
chased by everyone.
I become outside
the frame of the
picture.

The third cycle
begins with
alienated confusion
as the amnesia of
childhood breaks
I dig into my own
I crawl out of lies and
into my mother's life.
I look at her with
new eyes new sight
and new ears that
demand she re-tell
the stories of old
because she
has not forgotten.
In the third cycle
I try to sort out
what is
and what is not
mine.

mise sur une voie
que je n'avais pas choisie
je suis bourrée (de médicaments)
d'amnésie pour des années
et des années.
Je deviens la terreur
à la peau lumineuse
de mes propres rêves -
poursuivie par tous.
Je deviens l'extérieur
du cadre
du tableau.

Le troisième temps
commence avec
une confusion aliénée
comme l'amnésie de
la rupture avec l'enfance
Je me replie sur moi-même
Je rampe hors des mensonges et
dans la vie de ma mère.
Je la vois avec
des yeux neufs un nouveau regard
et de nouvelles oreilles qui
lui réclament de re-raconter
les histoires d'autrefois
parce qu'elle
n'a pas oublié.
Dans le troisième temps
j'essaie de trier
ce qui est
et ce qui n'est pas
moi.

After five months
of not holding down
my food
after reclaiming
re-knowing
re-membering
I pick up the pieces.
and finding myself
I emerge
no longer a victim
of my own self-destruction.
I am a Lesbian of color
who refuses
to be
washed out.

Après cinq mois
sans pouvoir garder
ce que je mangeais
après avoir réclamé
re-découvert
remémoré
je ramasse les morceaux.
et me retrouvant
j'émerge
plus victime du tout
de ma propre auto-destruction.
Je suis une lesbienne de couleur
qui refuse
d'être
exclue.

Beth Brant

Her name is Helen

Her name is Helen.

She came from Washington State twenty years ago
through broken routes
of Hollywood, California,
Gallup, New Mexico,
Las Vegas, Nevada,
ended up in Detroit, Michigan where she lives in
#413

in the gut of the city.

She worked in a factory for ten years, six months,
making carburetors for Cadillacs.

She loved factory work.

She made good money, took vacations to New Orleans.

«A real party town.»

She wears a cowboy hat with pretty feathers.

Can't wear cowboy boots because of the arthritis
that twists her feet.

She wears beige vinyl wedgies. In the winter she
pulls on

heavy socks to protect her bent toes from the slush
and rain.

Helen takes pictures of herself.

Everytime she passes those Polaroid booths,
one picture for a dollar,
she closes the curtain and the camera flashes.

When she was laid off from the factory
she got a job in a bar, serving up shots and beer.
Instead of tips, she gets presents from her
customers.

Elle s'appelle Helen

Elle s'appelle Helen.

Elle vint de l'Etat de Washington il y a vingt ans
en passant par

Hollywood en Californie,

Gallup au Nouveau Mexique,

Las Vegas dans le Nevada,

finissant par Detroit au Michigan où elle habite

l'appartement 413

dans les entrailles de la ville.

Elle travailla à l'usine pendant dix ans et six mois

à fabriquer des carburateurs pour Cadillac.

Elle aimait le travail à l'usine.

Elle gagnait bien sa vie, prenait des vacances à la

Nouvelle-Orléans. «Une vraie ville de plaisir.»

Elle portait un chapeau de cow boy orné de plumes.

Elle portait ne portait pas de bottes de cow boy

à cause de l'arthrite qui vrillait ses pieds.

Elle portait des Wedgies en vinyle beige.

L'hiver elle mettait de grosses chaussettes

pour protéger ses orteils tordus de la neige fondue

et de la pluie.

Helen se prenait en photo.

Chaque fois qu'elle entre dans le photomaton,

à un dollar la photo,

elle tire le rideau et l'appareil flashe.

Quand elle fut renvoyée de l'usine

elle trouva un travail dans un bar, pour servir des
bières pression.

En guise de pourboire, elle reçoit des cadeaux de
ses clients.

Little wooden statues of Indians in headdress.
Naked pictures of squaws with braided hair.
Feather roach clips in fuchsia and chartreuse.
Everybody loves Helen.
She's such a good guy. An honest-to-god Indian.

Helen doesn't kiss.
She allows her body to be held when she's had enough
vodkas and Lite beer.
She's had lots of girlfriends.
White women who wanted to take care of her,
who liked Indians,
who think she's a tragedy.

Helen takes pictures of herself.

She has a picture on a keychain, along with a baby's
shoe
and a feathered roach clip.
She wears her keys on a leather belt.
Helen sounds like a chime, moving behind the bar.

Her girlfriends took care of her.
Told her what to wear
what to say
how to act more like an Indian.
"You should be proud of your Indian heritage.
Wear more jewelry.
Go to the Indian Center."

Helen doesn't talk much.
Except when she's had enough
vodkas and Lite beer.
Then she talks about home,
about her mom,
about the boarding schools,
the foster homes,

Des statuettes en bois d'Indiens portant la coiffe.
des photos de squaws nues aux cheveux tressés.
des broches en plume fuchsia et chartreuse.
Tout le monde aime Helen.
C'est une brave fille. Une honnête Indienne.

Helen n'embrasse pas.
Elle permettait qu'on porte son corps quand
elle avait son compte de vodkas et de bière Lite.
Elle a eu beaucoup de petites amies.
Des femmes blanches qui voulaient s'occuper d'elle,
qui aimaient les Indiens,
qui pensaient qu'elle était une tragédie.

Helen se prend en photo.

Elle porte une photographie accrochée à une chaîne
à côté d'une chaussure d'enfant
et d'une broche en plume.
Ses clés sont accrochées à une ceinture de cuir.
Helen tinte comme un carillon quand elle se déplace
derrière le bar.

Ses amies s'occupent d'elle.
Lui disant comment s'habiller
comment parler
comment faire pour agir davantage comme un Indien.
«Tu devrais être fière de ton héritage indien.
Porte davantage de bijoux.
Va au Centre Culturel Indien.»

Helen ne parle pas beaucoup.
Sauf quand elle a bu suffisamment
de vodkas et de bière.
Alors elle parle de chez elle,
de sa mère,
des internats,
des orphelinats,

about wanting to go back to see her people
before she dies.
Helen says she's going to die when she's fifty.

She's forty-two now.
Eight years to go.

Helen doesn't kiss.
Doesn't talk much.
Takes pictures of herself.
She touches women who are white.
She touched by their hands.

Helen can't imagine that she is beautiful.
That her skin is warm
like redwood and fire.
That her thick black hair moves like a current.
That her large body speaks in languages stolen from
her.
That her mouth is wide and full and when she smiles
people catch their breath.

"I'm a gay Indian girl.
A dumb Indian.
A fat, ugly squaw."
This is what Helen says.

She wears a t-shirt with the legend
Detroit
splashed in glitter across her large breasts.
Her breasts that white women have sucked
and molted to fit their mouths.

Helen can't imagine that there are women
who see her.
That there are women
who want to taste her breath and salt.
Who want a speech to be created between their
tongues.
Who want to go deep inside her

sur son désir de retourner chez elle pour voir son
peuple
avant de mourir.
Helen dit qu'elle mourra à cinquante ans.

Elle a quarante deux ans maintenant.
Il lui reste encore huit ans.

Helen n'embrasse pas.
Parle peu.
Se prend en photo.
Elle intéresse les femmes blanches.
Elle se laisse toucher par elles.

Helen ne peut pas croire qu'elle est belle.
Que sa peau est chaude
comme le sequoia et le feu.
Que ses cheveux épais dansent comme la rivière.
Que son corps épais parle une langue qu'on lui a
volée.
Que sa bouche est large et parfaite et que
lorsqu'elle sourit
les gens prennent son souffle.

«Je suis une lesbienne indienne.
Une indienne muette.
Une squaw grosse et laide.»
C'est ce que dit Helen.

Elle porte un tee-shirt sur lequel on lit
Detroit
imprimé en paillette en travers de sa large
poitrine.
Sa poitrine que les femmes blanches ont sucée
et pétrie pour y coller leurs bouches.

Helen n'arrive pas à croire que ce sont des femmes
qui viennent la voir.
Que ce sont des femmes
qui veulent goûter son haleine et le sel de sa peau.

touch places that are dark, wet,
muscle and spirit.

Who want to swell, expand two bodies into a word
of our own making.

Helen can't imagine that she is beautiful.

She doesn't kiss.

Doesn't talk much.

Takes pictures of herself so she will know she is
there.

Takes pictures of herself to prove she is alive.

Helen takes pictures of herself.

Qui veulent qu'une dialogue se crée entre leurs
langues.

Qui veulent s'enfoncer profondément en elle
toucher des lieux sombres, humides,
musclés et secrets.

Qui veulent que se soulèvent, s'épanouissent deux
corps dans un mot inventé.

Helen ne peut pas croire qu'elle est belle.

Elle n'embrasse pas.

Parle peu.

Se prend en photo pour s'assurer qu'elle existe.

Se prend en photo pour se prouver qu'elle est
vivante.

Helen se prend en photo.

Maurice Kenny

Winkte

*He told me that if nature puts a burden on a man by
making him different, it also gives him a power.*

John (Fire) Lame Deer, Sioux Medecine Man

We are special to the Sioux!
They gave us respect for strange powers
Of looking into the sun, the night.
They paid us with horses not derision.

To the Cheyenne we were no curiosity!
We were friends or wives of brave warriors
Who hunted for our cooking pots
Who protected our tipis from Pawnee.

We went to the mountain for our puberty vision.
No horse or lance or thunderbird
Crossed the dreaming eye which would have sent us
Into war or the hunter's lonely woods.
To some song floated
on mountain air.
To others colors and design appeared on clouds.
To a few words fell from the eagle's wing,
And they took to the medecine tent,
And in their holiness made power
For the people of the Cheyenne Nation.
There was space for us in the village.

The Crow and Ponca offered deerskin
When the decision to avoid the warpath was made,

Winkte

Il m'apprit que si la nature mettait un fardeau sur les épaules d'un homme, celui-ci lui donnait aussi un pouvoir. *John (Fire) Lane Deer, Medecine man Sioux.*

Nous sommes une particularité des Sioux!
Ils nous respectent pour notre pouvoir particulier de regarder au coeur du soleil, la nuit.
Ils nous paient avec des chevaux et non avec du mépris.

Pour les Cheyennes nous n'étions pas une curiosité!
Nous étions les amis des femmes des guerriers qui chassaient pour remplir nos marmites qui protégeaient nos tipis des Pawnee.

Nous allâmes dans la montagne chercher notre vision de puberté.

Ni chevaux ni lance ni oiseau-tonnerre ne traversèrent le rêve qui nous aurait envoyé à la guerre ou dans les bois désolés des chasseurs.
Un chant planant sur le vent de la montagne.

D'autres couleurs et dessins apparurent sur les nuages.

Quelques mots tombèrent de l'aile de l'aigle, et ils se présentèrent à la tente medecine, et par leur sainteté donnèrent du pouvoir au peuple de la Nation Cheyenne.

Il y avait place pour nous dans le village.

Les Crow et les Ponca offraient des peaux de daim quand la décision de prendre le sentier de la guerre était prise,

And we were accepted into the fur robes
Of a young warrior, and lay by his flesh
And knew his mouth and warm groin:
Or we married (a second wife) to the chief.
And if we fulfilled our duties, he smiled
And gave us his grandchildren to care for.

We were special to the Sioux, Cheyenne, Ponca
And the Crow who valued our worth and did not spit
Names at our lifted skirts nor kicked our nakedless.
We had power with the people!

And if we cared to carry the lance, or dance
Over enemy scalps and take buffalo
Then that, too, was good for the Nation,
And contrary to our stand we walked backwards.

et nous étions admis dans les fourrures
d'un jeune guerrier, et nous nous allongions contre
lui
et connaissions sa bouche et son aine tiède:
Ou nous nous marions (comme deuxième femme) à un
chef.
Et si nous remplissions nos devoirs, il souriait
et nous confiait son petit fils.

Nous étions une particularité des Sioux, Cheyenne,
Ponca
et des Crow qui nous valorisaient et n'injuriaient
pas nos jupes relevées ni ne donnaient de coups de
pieds à notre nudité.
Nous avions du pouvoir sur le peuple!

Et si nous craignons de porter la lance, de danser
autour des scalps de l'ennemi et de chasser le bison
cela aussi était bon pour la Nation,
et contre notre nature nous marchions en arrière.

Richard La Fortune

I have picked a bouquet for you:

I picked the sky,

I picked the wind,

I picked the prairies with their wawing
grasses,

I picked the woods, the rivers, brooks and
lakes,

I picked the deer, the wildcat, the birds and
small animals.

I picked the rain - I know you love the rain,

I picked the summer stars,

I picked the sunshine and the moonlight,

I picked the mountains and the oceans with
their mighty waters.

I Know it's a big bouquet, but open your arms wide;
you can hold all of it and more besides.

Your mind and your love will

let you hold all of this creation.

Richard La Fortune

J'ai cueilli un bouquet pour toi:

J'ai cueilli le ciel,

J'ai cueilli le vent,

J'ai cueilli les prairies et leurs herbes
ondulantes,

J'ai cueilli les forêts, les fleuves, les
ruisseaux et les lacs,

J'ai cueilli le daim, le chat sauvage, les
oiseaux et les petits animaux

J'ai cueilli la pluie - Je sais que tu aimes la
pluie,

J'ai cueilli les étoiles de l'été,

J'ai cueilli l'éclat du soleil et la clarté de
la lune,

J'ai cueilli les montagnes et les océans aux
eaux puissantes.

Je sais que c'est un gros bouquet, mais ouvre tes
bras en grand;

Tu peux tout embrasser et même plus.

Ton esprit et ton amour te
permettront d'embrasser toute la création.

BIBLIOGRAPHIE

Le livre mentionné dans cette rubrique est disponible directement à:

The Greenfield Review : 2 Middle Grove Road. Greenfield Center N.Y. 12833 USA.- Recommandez-vous de la revue ! Le catalogue est disponible contre 3 timbres à 2,50F au siège de la revue, 1, place de l'église 13120 BIVER

On peut aussi les commander à la Librairie Marrimpouey, 2 place de la Libération 64000 PAU (Ecrire à la librairie qui vous communiquera son catalogue).

Living the Spirit: A Gay American Indian Anthology. St Martin's Press N.Y. 1988. ISBN 0312-018991 \$ 16.95

D'autres ouvrages sont intéressants à consulter en ce qui concerne l'homosexualité chez les amérindiens. Une étude ethnohistorique de Walter Williams (1986) *The spirit and the flesh: sexual diversity in american indian culture*, l'étude de Kenneth Lincoln (1983) *Native american renaissance* et celle de Paula Gunn Allen (1986) *The sacred hoop: recovering the feminine in american indian traditions*. Une note de lecture sur *Living the spirit* dans la revue SAIL (Studies in American Indian Literatures) vol.3 N°4 Winter 1991

BIOGRAPHIES

Beth Brant est une Mohawk de la réserve de Theyindenaga au Canada. Après avoir élevé trois filles, elle s'est mise à l'écriture alors qu'elle se promenait dans une vallée mohawk et qu'un aigle chauve plongea devant sa voiture, se percha dans un arbre et lui demanda d'écrire. Elle a édité *Gathering of spirit*, une anthologie de femmes amérindiennes écrivains, et a publié ses propres récits et poésie dans *Mohawk Trail*.

Midnight Sun (Anishnawbe) est une lesbienne féministe qui vit à Toronto. Elle est diplômée en anthropologie et suit une formation de charpentier. Elle a été publiée dans *Gathering the spirit*, *The clouds Threw this light*, et *First people, first voices*. Elle était co-éditrice du numéro de la revue *Fireweed* consacrée aux femmes amérindiennes.

Maurice Kenny est Mohawk et considéré comme l'un des grands poètes amérindiens. Il vit en alternance sur la réserve Mohawk d'Akwesasne et à Brooklyn (N.Y.).

Anne Waters (Seminole/Choctaw/Chickasaw/Cherokee) a étudié dans sept universités et enseigné dans six. Elle enseigne actuellement le féminisme à l'université Purdue dans l'Indiana. C'est une activiste, elle recherche la paix, la poésie les amours.

Richard La Fortune est Yupik (Inuit) par un de ses parents. Il est né à Bethel en Alaska. Il vit actuellement dans le Minnesota et travaille dans un institut pour handicapés mentaux. Il suit des études musicales, un enseignement en soins traditionnels et la voie de la tradition.

Hulleah Tsinhnahjinnie : Photographe et graphiste, elle est Navajo. Elle vit à Oakland, Californie et son travail a été exposé dans de nombreuses galeries.

Joe Lawrence Lembo : (Cherokee) est peintre. Il vit à San Francisco. Au cours de ses voyages dans le sud-ouest, il a été inspiré par les Hopis, et a peint de nombreuses toiles qui ont été exposées dans de nombreuses galeries.

prochain numéro : LA SORCIERE DE GOINGSNAKE

Nouvelle: La sorcière de Goingsnake de Robert J. Conley. Poèmes: Daniel David Moses - Anita Endrezze - Marnie Walsh - Ronald Rogers - R.A. Swanson - Robert J. Conley

N° hors série: FEMME DE L'ISLE
Eléonore Tecumseh SIOUI
recueil de poèmes

Tirage limité.

abonnés soutien (150F et plus): offert

abonnés (100F): 20F+7F de port

non-abonnés: 30F+7F de port

Envoyez votre règlement à l'ordre de Sur le Dos de la Tortue en précisant n° Hors Série.

...Si la poésie d'Eléonore T. Sioui prie, dénonce, constate, se révolte, elle n'est pas pour autant un regard nostalgique vers un passé révolu, mais est résolument tournée vers un avenir où l'amérindien retrouvera la place qui lui a été volée et qui n'en est pas moins restée celle qui est sienne depuis des temps immémoriaux : celle de Gardien de la Terre-Mère...
(extrait de la préface)

N°10
Janvier 1992

BERDACHE

EDITORIAL

ESSAI

Les biches clinquantes:
Une étude historique de l'homosexualité
amérindienne par Maurice Kenny

ILLUSTRATIONS

Jo Lawrence Lembo
Hulleah Tsinhnahjinnie

POEMES originaux et traductions

Ma beauté éphémère Midnight Sun
Voyages de la mémoire Anne Waters
Winkte Maurice Kenny
Elle s'appelle Helen Beth Brant
J'ai cueilli un bouquet Richard La Fortune

BIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

BOFF

ISSN: 1145-1181